tence de la mère elle-même ne laisse pas que d'être plus ou moins exposée. Cela étant, le doute théologique se pose comme suit :

L'embryotomie est-elle permise, si par l'opération césarienne on peut sauver la vie de l'enfant *certe* et probablement conserver la mère ?

Autre hypothèse.—L'opération césarienne est jugée impraticable et l'enfant irrévocablement condamné. Déjà l'homme de l'art constate que la vie commence à lui échapper : encore un peu et probablement le sein maternel ne recèlera plus qu'un cadavre. Sans doute, chaque minute qui passe avance la mère elle-même vers la tombe : cependant tout espoir de salut n'aura pas disparu pour elle, quand la mort aura frappé le petit être qui lui devait l'existence.

La question théologique en pareil cas peut s'énoncer ainsi : L'embryotomie est-elle permise si l'enfant doit bientôt mourir, et qu'en attendant sa mort naturelle il reste encore l'espoir probable de sauver la vie de la mère ?

Enfin, 3^e *hypothèse.*—A l'impossibilité de faire avec succès l'opération césarienne peut parfois s'associer une probabilité ou certitude morale, qu'à laisser la nature à elle-même, la vie de l'enfant ne s'éteindra qu'au moment où l'heure suprême aura sonné pour la mère, et où toute espérance pour ce monde aura disparu. Le doute alors est le suivant : L'embryotomie est-elle permise, si elle seule peut sauver probablement la vie de la mère ?

Il est clair, pour tout moraliste digne de ce nom, qu'on ne saurait faire une même et identique réponse à cette triple question.

1^o "Recourez à l'opération césarienne," dira-t-il dans le premier cas.

2^o "Attendez que l'enfant ait cessé de vivre" dans le second.

3^o Dans le troisième, il se peut qu'il hésite.

Aussi est-ce l'unique hypothèse que nous admettions dans la présente dissertation.

Quant aux disciples d'Hippocrate, pour la plupart peut-être et contrairement aux doctrines du Maître, ils répondront aujourd'hui dans les trois cas : "Immolez l'enfant et sauvez la mère."

Cette hardiesse complaisante à appliquer le fer homicide sur un être qui n'a pour toute défense que son innocence et sa faiblesse a-t-elle été en tout temps du caractère des praticiens ? Question intéressante, et dont on nous saura gré de dire un mot.

Notons d'abord que l'antiquité païenne reculait le plus souvent devant un acte empreint d'un certain caractère de cruauté. En Grèce, le père de la médecine, et à Rome, le médecin philosophe Celse, surnommé l'Hippocrate latin, n'autorisaient l'embryotomie qu'après la mort du fœtus.

Sous l'influence des mœurs chrétiennes, le sentiment contraire à la licéité de l'embryotomie sur un enfant vivant ne tarda pas à triompher. Les Arabes demeurèrent à peu près seuls à ne pas la condamner.

La science moderne reconnaît d'ailleurs que sur ce point elle se sépare de l'enseignement traditionnel : "Les praticiens les plus anciens, disent les docteurs Nœgelé et Grenzer, admettaient en principe qu'il ne faut faire l'embryotomie que sur les fœtus morts."

Aujourd'hui les médecins anglais sont d'avis qu'il faut sacrifier l'enfant toutes les fois qu'il peut être extrait par l'embryotomie : c'est l'Angleterre protestante qui la première a emboîté le pas ; l'Allemagne également protestante a suivi ; la France, après avoir résisté de longues années, se laisse enfin, elle aussi, entraîner par le courant.